

l'introduction, en traçant un fil rouge entre les différentes contributions, pallie en partie ce manque. Le livre est complété, en début d'ouvrage, par une liste des cartes, des images et du tableau, une liste des abréviations utilisées pour les *corpora* et travaux de référence, une brève présentation de chaque auteur et, en fin d'ouvrage, par une riche bibliographie compilée et un bref index général, mêlant noms propres et thèmes en langue anglaise et termes antiques translittérés. Fort d'approches multidisciplinaires, *Hellenism and the Local Communities of the Eastern Mediterranean. 400 BCE-250 CE* est à la hauteur de ses ambitions : en plus des apports individuels de chaque contribution, il offre de « new methodological insights into the larger questions of cultural exchange » (p. 11). L'intérêt de l'ouvrage réside en effet aussi dans la transposabilité de son questionnement et de ses réflexions méthodologiques à l'étude d'autres interactions, régions et périodes (par exemple, l'influence romaine à partir de la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Par ses qualités indéniables, ce volume ne manquera pas d'intéresser un large public de chercheurs, spécialistes ou non. Laëtitia DOLNE

Pierre-Louis GATIER, Julien ALIQUOT & Lévon NORDIGUIAN (Ed.), *Sources de l'histoire de Tyr. II. Textes et images de l'Antiquité au Moyen Âge*. Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, Presses de l'Ifpo, 2017. 1 vol., 221 p. Prix : 20 \$. ISBN 978-614-8019-28-9 ; 978-2-35159-733-0.

Ce volume fait suite à un premier recueil de *Sources de l'histoire de Tyr* paru en 2011, dont il constitue un prolongement pour l'Antiquité et le Moyen Âge. Textes littéraires, inscriptions, objets, images sont soigneusement présentés et interprétés dans onze sections portant sur un document, un ensemble ou une catégorie de documents, ou un auteur, six concernant l'Antiquité, cinq le Moyen Âge. Les limites chronologiques retenues sont celles qui vont de 332 av. J.-C., date du siège de Tyr par Alexandre, à 1291 ap. J.-C., date de la capture de la ville franque par les Mamelouks, suivie par sa destruction et son abandon durant plusieurs siècles. Ce sont donc seize siècles d'histoire politique, économique, sociale, religieuse et culturelle qui sont éclairés par la sélection documentaire retenue. Les historiens du Proche-Orient antique et médiéval seront reconnaissants aux éditeurs de mettre à leur disposition des sources connues, méconnues ou inédites afin d'enrichir notre connaissance de la grande métropole que fut Tyr. Julien Aliquot (p. 17-29) revient, avec le savoir-faire épigraphique que tout le monde connaît et apprécie, sur une inscription de Delphes recelant une lettre adressée par les Tyriens aux Delphiens, entre 142/1 et 126/5 av. J.-C. Il précise à la fois les circonstances de sa découverte, les interprétations dont elle a fait l'objet et s'efforce d'éclairer les circonstances et les arguments qui ont fondé l'appel à une parenté unissant les deux peuples. Le recours à Europe et Minos, donc à la Crète, comme passerelle entre Delphes et Tyr est une explication possible, qui demanderait cependant à être étayée par quelque indice dans le texte de l'inscription. Le parallèle avec un décret analogue provenant de Téos, en Asie Mineure, orienterait aussi, selon J. Aliquot, en direction de Minos, mais on se souviendra que Téos est aussi la cité de Dionysos, le petit-fils de Cadmos. Le même Julien Aliquot revisite aussi la dédicace fragmentaire bilingue (grec et latin) témoignant de l'offrande par Lepcis Magna d'une statue représentant la cité à Tyr, sa métropole à la toute fin du II<sup>e</sup>

siècle ap. J.-C. (p. 79-86). Il tire au clair la relation entre les deux parties ou versions de l'inscription et explore l'aspect possible de la statue offerte aux Tyriens. Pierre-Louis Gatier et Dominique Pieri proposent ensuite (p. 31-52) une très utile mise au point sur les vins de Tyr et de Sarepta, et plus globalement sur les vins phéniciens, mentionnés dans divers livres bibliques et dans des sources classiques. Il rappelle aussi l'existence d'une légende tyrienne d'invention du vin, via Dionysos précisément. Ils fournissent ensuite un très utile catalogue d'images viticoles provenant de Tyr et de ses environs. Concernant le « dieu saint de Sarepta », évoqué p. 45, on pourra ajouter à la bibliographie mentionnée dans la note 58 : P. Xella, « Il "Dio Santo" di Sarepta », dans G. del Olmo Lete, L. Feliu & A. Millet Albà (Ed.), *Šapal tibnim mû illakû. Studies Presented to J. Sanmartín on the Occasion of his 65th Birthday*. Aula Orientalis Supplementa 22, 2006, p. 481-489. La mise au point sur les amphores servant à transporter le vin est très utile et s'accompagne d'une carte p. 51. Les sculptures en marbre provenant de Tyr et se trouvant dans des collections européennes (Paris, Berlin, Copenhague et Oslo) sont recensées et analysées par Karl-Uwe Mahler (p. 53-78) ; un catalogue soigneux est proposé pour ces neuf pièces, dûment illustrées. Marin de Tyr, cité par Ptolémée, auteur d'un *Guide pour dresser la carte du monde*, est au cœur du chapitre dû à Pascal Arnaud (p. 87-100). Il analyse l'apport de Marin à Ptolémée, réellement important, la question de sa datation (entre la fin d'Hadrien et le début d'Antonin), ses sources (notamment latines), sa méthode et le contenu de son ouvrage aujourd'hui perdu. On apprend ainsi que sa vision de la Méditerranée et d'un univers bien plus ample était « révolutionnaire » à tous égards, si on la compare à l'héritage d'Ératosthène. Jean-Claude Cheynet s'intéresse ensuite aux sceaux byzantins comme sources de l'histoire de Tyr (p. 101-116), des documents qui éclairent la vie économique et la hiérarchie ecclésiastique. Quatorze pièces sont présentées et, d'une manière générale, aucune autre cité du Liban ne comprend autant de sources de ce type ; il s'agit donc d'un corpus important et significatif. Jean-Charles Ducène analyse les témoignages des géographes arabes et orientaux d'époque médiévale sur Tyr (p. 119-130), un matériel déjà en partie réuni et étudié (cf. p. 119, n. 1). Il s'agit de descriptions de la ville, avec sa topographie particulière, son port, son arsenal, avant et après sa destruction de 1291 ; il s'agit aussi de témoignages d'époque ottomane lorsque subsiste un village et les ruines du port et des fortifications. Une nouvelle inscription funéraire d'époque franque découverte à Tyr est présentée par Cécile Treffort (p. 131-133), tandis que les sceaux seigneuriaux sont examinés par Marie-Adélaïde Nielen (p. 135-142). Michel Balard focalise sa contribution sur les sources génoises relatives à Tyr (p. 143-151), dans lesquelles la ville apparaît à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, quand bien même ce sont les Vénitiens qui contribuèrent à la prise de la ville en 1124. Les sources génoises éclairent aussi les événements du XIII<sup>e</sup> siècle et le rôle économique de la cité qui accueille un comptoir génois. Krijnie Ciggaar s'intéresse à la chapelle du château de Tyr qui fut une des résidences des rois de Jérusalem (p. 153-172), à sa décoration, son mobilier, ses fonctions hybrides, les mariages et alliances, ses saints enfin. Dans une belle Annexe, Lévon Nordiguian et Patricia Antaki-Masson présentent les images de Tyr dans les archives photographiques du Père Antoine Poidebard, grande figure de l'archéologie libanaise, aviateur et photographe, jésuite et historien, une magnifique personnalité, auteur de clichés fabuleux des ports de Tyr dans les années 1930. Le volume se termine par des

index (sources antiques, sources médiévales, noms divins et mythologiques, noms de personnes, toponymes) et la liste des illustrations. Le volume, d'excellente facture, rendra de grands services aux historiens de l'Antiquité et du Moyen Âge.

Corinne BONNET

Maurice SARTRE, *Cléopâtre, un rêve de puissance*. Paris, Tallandier, 2018. 1 vol. broché, 21,5 x 14,5 cm, 350 p., 8 pl. coul., 4 cartes. Prix : 21,50 €. ISBN 979-10-210-2698-8.

Il fallait une certaine intrépidité pour s'attaquer, après bien d'autres, au sujet « Cléopâtre » sans crainte de redites et en espérant apporter du neuf. Fort d'une fréquentation ancienne et parfaitement maîtrisée des sources, Maurice Sartre a relevé le défi et nous livre ici un essai qui confine à l'exercice de style tant le chemin était semé de chausse-trappes et le résultat convaincant. Soit un excellent sujet de séminaire : comment faire, sur base de sources multiples, souvent polémiques ou d'interprétation désespérée, en dépit de la gangue de propagande octavienne qui entoure les sources contemporaines des faits, en dépit aussi de débats ouverts parfois même du vivant des protagonistes et relayés par d'innombrables auteurs à leur suite, comment faire œuvre d'historien ? Car si l'ouvrage débute par quelques pages trempées d'une très belle plume romanesque, ce début de récit s'interrompt en effet brutalement pour ramener le lecteur à l'essentiel : les latitudes de l'historien ne sont pas celles du romancier. L'ouvrage explore donc, en une quinzaine de chapitres, les relations établies entre Rome et l'Égypte, de Sylla à 30 av. n.è. environ, à travers divers protagonistes, pas tous aussi célèbres que César, Marc Antoine, Octave et Cléopâtre d'ailleurs. Les sources, de diverse nature (littéraires, épigraphiques, papyrologiques, archéologiques), sont scrupuleusement placées sous les feux de la critique, certaines étant écartées, d'autres délaissées parce qu'inutilisables, d'autres encore interprétées en fonction du contexte mouvant de ces années folles. Le focus varie, de l'intimité des palais aux arrière-plans économiques et religieux des deux entités en présence, des alliances de circonstance aux enjeux dynastiques, des ambitions individuelles aux enjeux géopolitiques (les Parthes, déjà ou encore, c'est selon...), des nécessités stratégiques (le bois pour les flottes) aux enjeux financiers (un Trésor romain exsangue face à une richesse égyptienne en apparence inépuisable, d'où des prêts nombreux et une interdépendance ancienne des élites). La ligne tracée par M. Sartre revient à identifier les marges de manœuvre de Cléopâtre, jouet du bon-vouloir et des desiderata romains (au même titre que ses ancêtres directs ou d'autres princes-clients du Levant), et à inférer des sources disponibles les ambitions politiques de la reine ; s'ensuit un récit crédible qui nous vaut de nombreuses mises au point : date de naissance de Cléopâtre (décembre 70 plutôt que janvier 69), chronologie du règne et des « corégences », date de naissance de Césarion (sans doute entre mai et novembre 47 plutôt qu'en 44), sort de Chypre, lecture des « dons territoriaux » d'Antoine comme rétablissement d'une assise géographique proche-orientale lagide ancienne, interprétation théologico-politique des manifestations religieuses du couple royal Dionysos/Isis-Aphrodite, jusqu'à la mise en contexte du suicide de Cléopâtre par les connaissances médicales de son temps. M. Sartre n'a de cesse de contextualiser et de rééquilibrer des récits